

L'Abeille.

5^{me} Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5^{me} Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 2 DÉCEMBRE, 1852.

No. 10

L'ÉTOILE.

L'angelus tinte, le flot brise,
Et tandis que d'en haut j'écoute leurs deux voix,
Un nuage que berce une légère brise
Et déploie son aile grise
Sur le front murmurant des bois,

C'est la nuit, mais le doux nuage
S'entr'ouvre et fait pleuvoir des torrents de rayons.
Je vois sur le ciel bleu dont l'azur se dégage,
Comme une flutte au blanc sillage,
Reculer les constellations.

Et tandis que mon œil s'attache
À tous les astres qui brillent par milliers,
Une étoile descend de la voûte sans tache;
On dirait que là nuit détache
Une perle de ses colliers.

Étoile, étoile radieuse,
Oh! qui t'entraîne ainsi loin du céleste chœur ?
Quel souffle, ô sphère blanche, ô sphère gracieuse,
Ferma ta lèvres harmonieuses,
Quel souffle t'a glacée au cœur !

— Oh! je quitte l'espace immense
Où ma lèvre s'est tue, où mon aile a plié ;
J'allais chanter le Dieu que l'univers encense,
Quand j'ai senti mon impuissance,
Et je tombe en criant : Pitié !

TURQUETY.

ABOLITION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU 18^e. SIÈCLE,

— RÉSUMÉ HISTORIQUE —

I. EN PORTUGAL.

Monsieur le Rédacteur.

Un roi philosophe, Frédéric II, disait que les Jésuites sont les grenadiers du pape. Ce mot est juste, et explique parfaitement les persécutions que cet Ordre illustre a essayées à diverses époques, et particulièrement au 18^e-siècle. Les philosophes avaient juré la ruine du Christianisme. Ils devaient donc naturellement diriger leurs premiers coups sur les gardes avancés de l'Église, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du camp : ils s'attachèrent aux enfans de Saint Ignace et ils ne s'arrêtèrent qu'après les avoir abattus à leurs pieds. Le Portugal, l'Espagne, la France et Rome furent les théâtres de leurs combats et de leurs victoires.

Le Portugal fut le premier des royaumes catholiques qui se déclara contre les Jésuites. La population portugaise n'était pas cependant hostile à l'ordre d'Ignace ; au contraire, plein de foi et de religion, le royaume très-fi-

dèle admirait ces nobles défenseurs de la Chrétienté. Mais un seul homme, orgueilleux, despote, vindicatif, un parvenu devait fouler aux pieds la croyance populaire, et renverser une institution si agréable à ses compatriotes. Cet homme, ce fut Sébastien Carvalho, comte d'Oyarus, marquis de Pombal.

Né en 1699, à Savre, d'une famille peu connue, Pombal se prit dès sa jeunesse d'une haine profonde, pour tous les religieux et pour les Jésuites en particulier. Repoussé par la noblesse portu gaise, il en devint ennemi acharné, et, à l'avènement de Joseph au trône, y comprit qu'une grande carrière lui était destinée. Ce prince, faible, timide, voluptueux, se laissa tromper par l'hypocrisie du marquis de Pombal, et bientôt, celui que Jean V avait toujours éloigné du pouvoir, se trouva premier ministre à la cour de Joseph II. En habile politique, il dut d'abord dissimuler son caractère ; mais il le laissa bientôt apercevoir dans toute sa bassesse dès qu'il vit son autorité établie solidement. Les Jésuites et la noblesse furent les premiers en butte à son atrocité. Les bords du Tage furent couverts de prisons où furent entassés tous ceux qui avaient le malheur d'être suspects au ministre. Il comprit bien que les Jésuites, dont l'autorité était grande à la cour, ne manqueraient pas de réveiller le roi de son apathie, et de lui dévoiler ses exactions tyranniques. Il lui fallait donc les chasser de la cour, ce qui demandait toutefois de la prudence.

Sachant qu'il ne pourrait les éloigner qu'en faisant entrer le soupçon dans l'âme du faible monarque, Pombal les accuse de conjurer contre sa royauté, et de vouloir mettre son frère à sa place sur le trône. Il n'en fallait pas plus pour effrayer l'esprit du roi. En même temps, le ministre inonda le royaume d'infâmes libelles contre l'Institut, et lorsqu'il vit son empire établi, il commença ouvertement la persécution. Les Jésuites furent jetés dans les prisons, chassés du royaume, et tourmentés de toutes manières. On leur défendit de paraître à la cour, et on enjoignit au frère du roi de choisir un autre confesseur, hors de l'ordre. Cependant

le temps n'étant pas encore arrivé de supprimer l'Institut en entier. Pour y préparer les esprits, Pombal voulut procéder par la calomnie. Il accusa les Jésuites du Paraguay de commerces illicites et de transactions étranges défendues. A une telle distance, les preuves ne pouvaient pas venir bien vite renverser cet échafaudage d'impostures et de mensonges ; mais à la fin, des commissaires envoyés sur les lieux découvrirent toute la fausseté des accusations dirigées contre les Jésuites du Paraguay.

Cette conduite de Pombal envers les ordres religieux obtint une vive approbation des sectes philosophiques de toute l'Europe, et ses libelles, répudiés par la noblesse, par le clergé, par le peuple portugais, furent accueillis avec enthousiasme par les Jansénistes, les Protestans et les Philosophes. Des hommes, qui faisaient profession de douter de tout, proclamèrent la vérité des fables sorties du cerveau du ministre portugais. Singulier siècle ! où les vérités les plus claires étaient niées effrontément, tandis qu'on croyait aveuglément à des impostures qui ne prenaient seulement pas la peine de se déguiser sous les apparences du vrai. Quoiqu'enhardi par cette approbation des sectes philosophiques de la vieille Europe, Pombal ne crut pas devoir encore attaquer l'Ordre tout entier, et continua à miner sourdement l'édifice, avant de l'attaquer à force ouverte. Ce fut à Rome qu'il alla chercher les armes qui lui étaient nécessaires.

On voyait alors sur le trône pontifical un homme, dont le rare mérite et les talents distingués en imposaient à toute l'Europe ; Benoit XIV avait toujours été le soutien des Jésuites : mais il avait pour conseiller intime un homme qui les haïssait mortellement : c'était le cardinal Passionei qui, janséniste sous la pourpre, s'était fait contre les ordres religieux une théologie dont il ne se départit jamais. Passionei n'avait pas vu sans une joie secrète les manœuvres du ministre portugais pour abolir l'ordre de St. Ignace, et il résolut de l'aider dans tous ses projets. Dans ce but, il s'efforça de persuader à Benoit XIV que l'Institut s'écartant des traces de son fondateur, avait besoin d'une sévère ré-

forme. Le 1er avril, 1759. Passioné va présenter à l'illustre chef de l'Eglise, étendu sur son lit de mort, le bref si désiré. Benoit XIV, cédant aux vives instances du cardinal, le signe, et Passioné proclame sa victoire dans toute l'Europe.

C'en était fait des Jésuites ; ils se sentaient frappés au cœur par ce bref. Sans autres armes que la croix, sans autre appui que leur vertu, ils se voyaient en face d'un ennemi, qui déjà faisait entendre le cri de la victoire. Ils allaient accepter au Portugal sans tenter aucune résistance, la défaite qu'ils avaient essayée au Paraguay. Cependant, Clément XII, favorable aux Jésuites, avait été élu Pape. Pombal prévoyant les obstacles qu'il rencontrerait de la part du St. Siège, méditait déjà de nouveaux projets, lorsqu'un événement imprévu vient changer la face des affaires.

Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758, le roi Don Joseph, revenant de l'hôtel Tavoca, fut frappé d'une balle dans le bras. Pombal aussitôt accuse de ce crime les gentils-hommes, dont il redoutait l'autorité, ou dont il convoitait les richesses, les fait jeter dans des cachots, d'où il les tire pour les faire tomber sur l'échafaud. Mais ce n'était pas assez pour ce bourreau de s'être rassasié du sang des familles les plus illustres : la Compagnie de Jésus subsistait encore, et il avait juré de l'exterminer. Il accuse donc les Jésuites d'avoir trempé dans le régicide, et, sans aucune formalité, il jette en prison ou envoie en exil ceux qu'il redoutait le plus. Quelques uns sont mis à la torture ; mais les tourments les plus atroces ne peuvent leur faire ouvrir la bouche. Ces généreux athlètes de la foi, qui n'avaient pas su prévenir la tempête, eurent du moins le courage du martyr. Privés de tous les secours de la religion, séparés les uns des autres, ils attendaient avec résignation le sort qui leur était réservé. Pombal trouva un expédient qui lui parut bon pour les chasser du Portugal.

A force d'intrigues et de tromperies il était venu à bout de persuader au roi d'expulser les Jésuites du Portugal. Pour s'en débarrasser au plus tôt, le ministre en fait entasser six-cents dans un vaisseau de commerce nullement préparé à recevoir un si grand nombre de passagers, et où le pain et l'eau manquaient à dessein. Contrariés par les vents et les tempêtes, ils débarquèrent enfin le 24 Octobre à Civita-Vecchia, au nombre de trois-cent-cinquante. Il s'éleva par tout un cri de généreuse pitié en faveur de ces infortunés proscrits, bénissant la main qui les frappait. On s'empressa de les recevoir, de les loger et de les conduire à Rome. Le Pape reçut avec empressement ce précieux dépôt qu'on lui confiait.

Bientôt le rivage romain fut couvert de ces nobles exilés, dont le ministre portugais n'avait pas manqué de confisquer les richesses à son grand profit.

Pombal avait enfin rempli sa tâche : la Compagnie de Jésus n'existait plus en Portugal, et toutes ses maisons étaient fermées.

Avec votre permission, Mr. le Réd., je donnerai dans un prochain article l'histoire de la destruction des Jésuites en France et en Espagne.

Agréer &c,
Votre f. &c,
H. E. T.

L' Abeille.

“ Forsan et hæc alim morainisse juvabit. ”

Quærc, 2 Decembre, 1852.

Jendi dernier Mrs. les Philosophes ont célébré, aussi joyeusement que possible, la fête de leur glorieuse patronne, SAINTE CATHERINE. Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de plaisir, je dirai même d'orgueil, que la classe de Philosophie voit revenir chaque année le 25 Novembre ; en effet il n'y a qu'elle qui ait l'honneur d'avoir une patronne, et c'est un privilège qui n'est pas à dédaigner.

Comme la fête coïncidait avec le jour de congé, M. le directeur eut la bonté de nous donner *Deo gratias* mercredi au soir, en disant : “ lorsque Mrs. les Philosophes reconnaîtront, par leur souvenir et par leur conduite, Ste-Catherine pour patronne, il n'y aura pas d'inconvénient à accorder *Deo gratias*.”

Mrs. les Musiciens, avec cette courtoisie qui les caractérise, ont bien voulu contribuer à la solennité de la fête, en faisant entendre durant la messe, le son joyeux de leurs instruments. Le duo de trompettes, exécuté on ne peut mieux, et le chant ne doivent pas être passés sous silence.

Le soir il y eut . . . je n'ose le dire par le temps qui court . . . il y eut grand b . . . Quel scandale ! . . . parmi les écoliers ! . . . mais il faut pourtant le dire, du moins ce sera tout bas, il y eut grand bal !!! Oh il fallait voir si la *Belle Catherine* fut exécutée avec grâce cette fois par douze graves Philosophes dont plusieurs, je puis en parler avec connaissance de causes dont plusieurs faisaient ce soir-là leurs premiers essais.

Mais pourquoi, disait-on de toutes parts dans la salle, pourquoi Sainte-Catherine est-elle plus la patronne des Philosophes que celle des Rhétoriciens et des Humanistes ? Quel rapport Sainte-Catherine a-t-elle avec la philosophie ?

Heureux Rusticus, tu peux donc en-

core aujourd'hui rendre service à mes jeunes lecteurs !

Sainte-Catherine glorifia Dieu et confessa généreusement sa foi à Alexandrie, sous Maximin II. En vain le tyran voulut corrompre sa vertu, elle montra que la vierge chrétienne est invincible lorsqu'il s'agit de conserver le précieux trésor de la pureté. Pour prix de sa fermeté elle fut dépouillée de ses biens et envoyée en exil.

Cette vierge était du sang royal et possédait de rares connaissances. Un jour elle confondit une assemblée de philosophes payens, avec lesquels Maximin l'obligea de disputer. Les discours pleins de sagesse et vraiment dignes du *Philosophe* chrétien firent une telle impression sur eux, qu'ils se convertirent tous, et scellèrent la foi de leur sang.

“ L'érudition peu commune de Sainte-Catherine, dit l'auteur de la vie des Pères et des Martyrs, l'esprit de piété par lequel elle la sanctifia, le bon usage qu'elle fit de ses connaissances, l'ont fait choisir dans les Ecoles pour la patronne et le modèle des Philosophes chrétiens. Après la vertu, le plus beau et le plus précieux ornement de l'esprit humain est la science qui perfectionne toutes les facultés naturelles. ”



PREMIERS

Rhétorique.

T. Chandonnet, *en version grecque.*
Seconde.

A. Fournier, *en thème.*
Troisième.

J. Nadeau, *en version latine.*
Quatrième.

J. B. Gagnon, *en thème.*
Cinquième.

J. Sexton, *en arithmétique.*
Sixième.

W. Larue, *en thème.*
Septième.

G. Saint-Pierre, *en français.*
Huitième.
1er. ordre.

P. Doherty, *en latin.*
2d. ordre.

E. Holt, *en français.*

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. Le parlement s'est ouvert le treize du courant. Sa majesté dans son discours d'ouverture, parle des mesures qu'elle a prises pour protéger ses colonies américaines. Le 10e article annonce qu'il sera soumis à la chambre un projet pour l'encouragement des arts et des sciences.

Lo 11e. félicite le pays sur sa condition prospère et fait une allusion vague à la protection dans les termes suivants.

« Si vous êtes d'avis que la législation récente, en contribuant, avec d'autres causes, à cet heureux résultat, n'en même temps fait une injustice inévitable à certains intérêts importants, je vous recommande de considérer avec calme jusqu'où l'on pourrait équitablement mitiger ce tort, et mettre l'industrie du pays en état de lutter avec succès contre la concurrence sans restriction à laquelle le parlement, dans sa sagesse, a décidé qu'elle serait soumise.

Dans le 12e. paragraphe S. M. se flatte de ce que l'amélioration s'est étendue à l'Irlande, et elle recommande une politique généreuse envers ce pays.

Le 13e. annonce la nomination d'une commission d'enquête sur les affaires ecclésiastiques.

FRANCE. Le sénat vient de publier un sonatus-consulte par le quel la France est informée que 86 sénateurs sur 87 ont voté l'empire. On croit pouvoir annoncer que la proclamation aura lieu le 10 du courant.

AUTRICHE. Des lettres de Vienne rapportent que les conférences touchant le concordat avec le Saint Sié ge s'ouvriront dans peu dans cette capitale, et non à Rome; Sa Sainteté aurait, dans ce cas particulier, cédé aux vœux de sa majesté impériale.

D'après une autre lettre de Vienne, la princesse Wasa, qu'on a si souvent désignée comme la future épouse de Louis-Napoléon, devait embrasser la foi catholique au commencement du mois dernier.

L'empereur a éprouvé une violente attaque d'épilepsie, et a reçu les derniers sacrements.

BELGIQUE. L'Indépendance du 31 du dernier mois rapporte dans les termes suivants le complètement du nouveau cabinet: «Aujourd'hui les nouveaux ministres prêteront serment dans les mains du roi, et demain le *Moniteur* contiendra un arrêté du roi, contre-signé par M. Rogier, acceptant la résignation des M. M. Tesch et Hoffschmidt; un autre arrêté, contre-signé par M. Rogier, nommant M. H. de Broeckere, Ministre des Affaires Étrangères; un troisième, contre-signé par M. de Broeckere; acceptant la résignation de M. Rogier; enfin deux autres, désignant M. M. Piercol et Feider. La position des M. M. Liédts, Van Hoorebake et Anoul, n'en devient pas plus critique pour tout cela.

Prusse. L'Archevêque de Posen a rappelé les Jésuites dans son diocèse; ils

ont maintenant une maison à Ohora. Les mêmes journaux qui nous fournissent ces nouvelles, affirment que le Gouvernement Prussien veut que le budget de chaque église lui soit soumis, et que le clergé catholique, tout naturellement, s'opposera à cette prétention.

Piémont. L'influence de l'Angleterre vient enfin d'essuyer un revers en Sardaigne; les ennemis de l'Eglise y ont perdu tout pouvoir. M. d'Azeglio s'étant retiré, et M. Cavour, autre partisan de Sicardi, ayant échoué dans son projet d'administration, le roi y a envoyé en qualité de Comtes, César Balbo et Revel: deux intrépides adversaires des lois de Sicardi, et de l'acte du mariage civil, et en même temps deux amis attachés à l'Eglise.

Par cette heureuse réaction contre l'irréligion et les sinistres influences du protestantisme, les papiers de Turin se trouvent confondus.

Suède. Le roi est dangereusement malade; une régence vient d'être nommée.

INDE. L'Angleterre, en guerre avec une partie des habitants de ce pays, devait faire marcher une armée contre Prome, et elle espérait que, pendant l'intervalle, le Pégou se soumettrait.

MARIE DE MEDICIS A LOUIS XIII.

Envoyée en exil par l'ambition jalouse du Cardinal de Richelieu, Marie de Médicis écrit à son fils la lettre suivante:

Si le dernier de tes sujets souffrait les maux que j'endure, le nom glorieux que tu portes t'obligerait de prêter une oreille bienveillante à ses justes réclamations. Je suis plus qu'un sujet, je suis une mère! Je consens cependant à oublier ce titre honorable et puissant, pour ne voir à la place de la tendre amitié d'un bon fils, que la sévérité d'un juge équitable, persuadée que l'exposition de ma conduite et de mes malheurs saura toujours obtenir le jugement et la compassion qu'ils méritent.

Pour servir sa cruauté, l'homme a employé tous les genres de supplice que pouvait lui suggérer son imagination. Il a mis à contribution le fer et le feu; il a présenté la mort sous les formes les plus affreuses: mais le chef-d'œuvre de son industrie, le supplice que la haine inflige toujours avec une nouvelle satisfaction, c'est l'exil. Il est d'autant plus terrible, qu'au lieu de procurer à sa victime une mort prompte et désirable, il la retient cruellement dans un long et douloureux martyre.

Voilà ma situation. Si du moins j'avais été entendue; si l'on m'avait permis de me justifier, j'aurais proclamé mon innocence à la face de toute la France, et aujourd'hui cette pensée adoucirait ja-

meutumo de mes malheurs. Cette consolation m'est refusée: mais du moins on n'em pêchera pas ma voix de pénétrer jusqu'au pied du trône; là j'exposera mon crime. Mère et veuve d'un roi de France, j'ai voulu conserver à mon fils la liberté de ses ancêtres; j'ai frémé du fustoc d'un sujet qui creusait la pompe au trône; voilà mon crime. Mes intentions étaient pures; j'en appelle à toute ma conduite, j'en appelle à l'heureuse entrevue que nous eûmes après les malheureux temps de mon premier exil.

Mais à qui ai-je voulu résister? à un sujet dont l'orgueil était porté à son comble, dispose à ne reconnaître d'autre maître que lui-même, accoutumé à sacrifier à sa cruelle ambition, l'honneur, la reconnaissance et jusqu'au sang des peuples, un sujet qui aimait à ne s'élever que sur des ruines.

Voilà l'homme que j'ai daigné regarder, que j'ai daigné protéger; voilà le serpent que j'ai nourri dans mon sein; et c'est là le seul crime que l'on puisse me reprocher.

D'une origine aussi basse que son cœur, il était perdu dans la foule, sans cette fatale vigilance à encourager les talents. Je fis plus; pour mon malheur et celui de l'Eglise, je l'élevai à l'épiscopat. Oh! pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas dérobé alors la vue de tant de crimes, dans ces heureux jours où je jouissais de l'amitié de mon fils! C'est contre moi, c'est contre le trône que Richelieu, cette âme vulgaire, incapable de supporter un excès de fortune, s'est servi des armes que je lui avais mises en main. Bientôt en effet il eut tout renversé si la valeur des armes françaises ne l'eût justifié des plans gigantesques qu'il avait osé concevoir. Mais pourra-t-il aussi bien s'honorer des victoires qu'il a remportées sur les hommes les plus illustres de la France; pourra-t-il aussi bien se laver de leur sang qui coula sur les échafauds? Non: un tel triomphe est plus redoutable et plus à déplorer que la défaite elle-même.

Sa folle ambition s'est attaquée jusqu'aux princes, jusqu'au frère du roi; il les a constamment humiliés, et pour combler ses crimes, il m'a exilée. Cruel! c'est donc toi qui m'as ravi mes enfants, ce que j'ai de plus cher au monde; c'est toi qui me refuse aujourd'hui le nécessaire, qui me lie en proie depuis longtemps aux plus affreux besoins, loin du sol chéri de la France. Triomphe! tu as empoisonné mes plus beaux jours: tu dois être satisfait.

Aujourd'hui, je soutiens à peine le poids de ma vieillesse; tout m'annonce que la mort est sur le point de me frapper. A cette pensée, je tourne mes yeux vers la France, je pardonne à mes

ennemis, j'abjure tout sentiment d'inimitié, et je pleure sur mon malheureux sort, en me recommandant à la pitié de mon fils. Sans doute il ne m'en verra pas la seule consolation qu'il me soit permis d'espérer avant ma mort. O mon fils! Je n'ai pu vivre sur le sol de la France; qu'il me soit permis au moins d'y mourir!

De voir de ces... On voit assez que Marie de Médicis a intérêt à noter le caractère du grand Cardinal.

T.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

[Suite]

L'ÂME.

La valeur nous détermine,
 Non l'objet ni l'objet; je parle, je chériss.
 Je suis en moi certain agent;
 Tout tout dans ma machine.
 A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même;
 De tous ses mouvements c'est l'arbore sur même
 Un esprit et en nous... [Lafontaine.]

Nous avons l'idée de l'âme, il est nécessaire que cette idée soit véritable: car il n'y a pas une seule idée fautive qui n'ait des éléments de vérité; la fausseté n'est que dans l'agrégation de ces éléments. Comment en effet l'idée de l'âme serait-elle entrée dans le monde, si elle n'avait pas sa réalité? Pour qu'elle fût une supposition, il faudrait que nous eussions eu de quoi la former avec les autres idées que nous avons déjà. Mais comment donc la matière peut-elle avoir l'idée d'une substance purement spirituelle? Pourrait-on, v. g., se former l'idée d'une troisième substance qui ne serait ni spirituelle, ni matérielle? non: pourquoi? parce que nous ne saurions où en prendre l'idée.

De plus l'idée de l'âme est universelle. On dit partout *mon âme, mon esprit* comme *mon pied, ma main*. Le sentiment, la pensée, le désir, la volonté, la simplicité d'être, qui sont les attributs essentiels de l'âme, ne peuvent appartenir en rien au corps, qui est matière. Je porte en moi un autre monde que le monde matériel, un monde intellectuel, où ma pensée se promène, s'enferme et s'élève, comme mon corps se promène et est enfermé dans la nature.

Ce n'est pas tout: le monde moral est un autre de mes domaines, dont le siège est la conscience. C'est là plus particulièrement que je sens la dignité de ma nature; là que je me sens maître, libre, responsable...

La sensibilité, l'intelligence, la conscience, voilà trois attributs principaux de mon être, qui n'appartiennent en rien à la matière.

«La matière, dit Frayssinous, est éten-

due, composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple, sans parties distinctes?... La matière est figurée: elle a une forme et des couleurs. Or quelle figure donnez-vous à la pensée? Est-elle ronde ou carrée, oblique ou triangulaire?... La matière est divisible. La pensée au contraire est indivisible, elle est toute entière ou bien elle n'est pas: il est inouï qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée.»

ELEUTHERIUS.

Un jeune Wallisien qui, l'année dernière, se trouvait en France, où on l'avait transporté sur l'*Arche-d'Alliance*, afin de donner à ces pauvres Calédoniens une idée de la civilisation en Europe, écrivait la lettre suivante à Jacques son père et à sa mère Angélique. Cette lettre, écrite en langue du pays, a été traduite mot pour mot.

«Ceci est le livre écrit (la lettre) d'amitié, de moi, Salomon, à vous deux, Jacques et Angélique. Certainement je vous aime beaucoup. Vous qui m'aimez aussi, souvenez-vous de Dieu. Vous aimez Dieu et vous m'aimez; alors c'est bien pour vous et pour moi.

Je vais vous parler à présent de ce que j'ai vu en France.

Je suis monté d'abord dans un coin de terre qui s'appelle *Brest*; c'était le onzième jour de juillet de l'année 1849; et puis je suis allé au Havre. Le Havre, c'est un coin de terre où il y a beaucoup de grands bateaux qui trafiquent. Je suis demeuré dans ce port trois jours. Alors on a préparé un grand jour pour le grand chef français (Napoléon), qui allait venir au Havre voir ses soldats montés sur des chevaux. Et moi, j'étais beaucoup content. Ensuite tous les grands bateaux ont fait voir leurs drapeaux. Ensuite on a rempli le ventre de tous les gros fusils de terre (les canons), qui ont éclaté tous à la fois. Ensuite les soldats sont venus vite, vite, sur des chevaux; ils étaient dans de jolis sacs de fer [leurs cuirasses]. Ensuite le grand chef est venu au milieu. Les soldats qui étaient devant étaient un million [un grand nombre]. Ensuite on a fait éclater les gros fusils de terre jusqu'au soir.

Il a fait nuit; alors le grand chef français est allé dans son coin de terre, et moi je suis resté au Havre avec Marceau encore un autre dimanche. Ensuite nous sommes allés tous les deux dans le coin de terre du grand chef français: j'ai vu des

maisons et des églises tout-à-fait belles tout-à-fait belles. J'y suis resté deux dimanches. Alors Marceau est parti, et j'ai été seul dans le village du grand chef français. Ensuite Marceau m'a écrit d'aller vers lui; j'y suis allé tout seul dans une maison de feu (par le chemin de fer). Une maison de feu, c'est une chose bien jolie, qui va bien vite.

Moi je croyais que ceux qui demeurent vers la mer, c'était là tout les français; mais quand j'ai monté sur la grande terre, alors j'ai été sans parole en voyant toujours des hommes, toujours des hommes. Ensuite des jours froids sont venus, et j'ai vu une chose qui fait peur c'est l'eau qui est devenue dure comme les pierres; et j'ai marché sur cette eau dure.

C'est ici la fin de ce que je vous dis sur les choses que j'ai vues. Il y a encore beaucoup de choses; mais je vous les porterai afin que vous les connaissiez.

Jacques Angélique, si vous m'aimez tout-à-fait, priez Dieu qu'il me donne la sagesse et le bonheur. Aimez Dieu, aimez Marie qui est la vraie protectrice de ce monde et notre mère parfaite,

Salomon.

UN ARRACHEUR DE DENTS.

Un irlandais qui venait de se faire arracher une dent par un habile dentiste, lui demanda combien il lui devait. Mon prix ordinaire est une piastre, répondit le dentiste, et je n'en ai pas d'autre. — Par Saint Patrick, repartit l'irlandais, c'est beaucoup trop cher. L'année dernière, Johnny O'Toole m'en a arraché une; il a mis deux heures, il m'a traîné par terre deux fois autour de la chaire, il m'a tiré la moitié de la mâchoire avec ma dent, et cependant il ne m'a demandé que trente sols et vous qui n'avez mis que trois minutes, vous me demandez une piastre! C'est trop cher, rendez moi ma dent, je vais aller marchander ailleurs.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
 Chez les Externes, M. P. DROLET.
 Au Séminaire St. Hyacinthe, M. J. R. Ouillet.
 Au collège de l'Assomption, M. L. A. Jetté.
 J.-BTE. BLOUIN., Gérant.